

La Gazette Officielle nous informe que la banque de St. Jean, d'Hochelega, d'Ontario et d'Hamilton ont chacune déclaré un dividende de quatre pour cent, pour le semestre courant. Un avis a été donné par la banque de St. Hyacinthe pour l'augmentation de son capital social.

M. S. T. Willett, président, et M. A. Hibbard, directeur-gérant du chemin de fer de Montréal, Portland et Boston, ont visité St. Jean d'Iberville. Ils ont eu une entrevue avec les membres du conseil-de-ville et autres citoyens, relativement à l'embranchement d'une ligne qui partirait de St. Jean et irait aboutir à Chambly. M. Willett a déclaré que si St. Jean souscrivait immédiatement \$25,000 au capital de la compagnie, les directeurs se chargeraient de construire le chemin et s'engageraient à le terminer et à le livrer à la circulation avant l'hiver prochain.

Rien n'est encore décidé au sujet de ce chemin de fer.

Son Excellence le Lieut-Gouverneur vient d'accorder une charte d'incorporation, les formant en "Compagnie d'Imprimerie de St. Hyacinthe," à l'honorable Pierre-Euclide Roy, marchand, de St. Pie; Rémi Raymond, écr., marchand; Boucher de Labrière, écr., avocat; Camille Lussier, écr., imprimeur; Lucien-Samuel Adam, écr., notaire; Louis Tellier, écr., avocat, et Victor Côté, fils, commerçant, tous de St. Hyacinthe; Henry-Adolphe Migneault, écr., médecin, de St. Denis; Emery Lafontaine, écr., de St. Hugues; Hubert Lippé, écr., notaire, d'Acton-Vale, et Flavien Dupont, écr., notaire, de St. Liboire.

Les opérations de la compagnie seront poursuivies dans la cité de St. Hyacinthe, et sa principale place d'affaires sera dans la dite cité de St. Hyacinthe.

Le montant du fonds social de la dite compagnie est de quinze mille piastres.

Le nombre d'actions est de cent cinquante, et le montant de chaque action est de cent piastres.

Les noms des premiers directeurs sont les dits honorable Pierre-Euclide Roy, Rémi Raymond, Boucher de Labrière, Camille Lussier, Hubert Lippé, Lucien-Samuel Adam et Louis Tellier.

Le Journal du Havre, dans un article sur l'émigration française en Canada, publie les statistiques suivantes :

Le gouvernement canadien possède, à Paris, une agence centrale d'émigration, avec succursale au Havre. Tous les émigrants recrutés par cette agence viennent s'embarquer dans notre port. Or, en 1872, le nombre des émigrants partis du Havre pour le Canada s'éleva à 300; en 1873, il monta à 2,083, et en 1874, il est de 1,817. La différence en moins, pour l'année 1874, est de 256. Cette diminution, qui, du reste, a existé dans tous les pays, en Angleterre comme en France, est due à la crise américaine. Plus de 5,000 Canadiens-Français, employés aux Etats-Unis, se sont vus forcés, faute de travail, de retourner dans leurs foyers, ce qui a produit un abaissement de salaire au Canada et naturellement, par suite, une décroissance dans l'émigration européenne.

Le chiffre de 1,827 émigrants, partis du Havre pour le Canada, comprend 1,385 Français, 254 Italiens, 76 Suisses, 59 Alsaciens-Lorrains, 37 Belges, 22 Allemands, 14 Russes et Anglais. Dans ce nombre se trouvent : 1,056 adultes du sexe masculin, 368 adultes du sexe féminin, 412 enfants âgés d'un an à douze ans, et 85 nourrissons.

Les départements qui ont fourni le plus fort contingent à l'émigration vers le Canada sont : la Meuse, la Meurthe, la Moselle, les Vosges, la Haute-Saône, la Côte-d'Or, le Doubs, le Jura, la Sarthe, Marne-et-Loire, la Vendée, la Loire-Inférieure, l'Ille-et-Vilaine, le Morbihan, les Côtes du Nord, le Finistère et la Manche.

CAUSERIE DE QUÉBEC

On parle souvent des marchés européens et des marchés américains, c'est-à-dire des débouchés qui s'offrent au grand commerce des différents pays; mais je ne vois pas que les journaux de la finance aient encore parlé du marché de Québec, qui, pourtant, vaut bien la peine qu'on en dise un mot.

Quelle est la ménagère, quel est le chef de famille qui ne connaisse pas sur le bout de son doigt cette petite plaine pierreuse bornée à l'est par la cathédrale, à l'ouest par le vieux collège des Jésuites, et, de chacun des deux autres côtés, par une rangée de boutiques plus ou moins achalandées? C'est là que s'est réfugié et que subsiste encore, dans toute son antique originalité, le vieux Québec que M. Marquette décrit dans l'Intendant Bigot.

Il y aurait lieu de faire une intéressante étude archéologique sur cet endroit consacré par vingt épisodes saisissants de notre histoire; mais tel n'est pas aujourd'hui le but que je me propose. Je veux tout bonnement vous donner, aussi fidèlement que possible, la physionomie de notre marché telle qu'elle est actuellement et telle qu'elle sera encore, probablement, dans cinquante ans, les jours de sa toilette officielle, c'est-à-dire tous les samedis. Car, il faut le dire sans nous en vanter, Québec possède à un degré remarquable ces deux qualités que les deux sexes se refusent réciproquement depuis un temps immémorial, la constance et la fidélité. Ce n'est pas à nous qu'on pourra jamais reprocher de marcher trop vite et d'abandonner les vieilles traditions.

..... Ruat coelum,
Impavidum ferient ruinae!

Voici comment, chez nous, on peut entendre ces vers du vieil Horace :

« Les maisons nous tombent sur le dos, mais nous respectons trop leurs glorieux débris pour songer à insulter cette poussière vénérable par une construction nouvelle. »

Le latin peut braver l'honnêteté, mais, en attendant, il dit la vérité.

Nous voici donc au samedi. Dès cinq heures du matin, la place du marché commence à se remplir de voitures qui débouchent invariablement par la rue de la Fabrique. Cela vient de Beauport, de Charlebourg, des deux Lorettes et de plus loin encore.

Les cochers sont presque toutes des femmes : admirable calcul pour exploiter la galanterie de l'acheteur ! Les charrettes se rangent sur trois ou quatre files de chaque côté des trottoirs, que notre corps civique a fait construire dans un de ces mouvements de munificence dont il n'abuse pas.

C'est l'heure que choisissent les ménagères matineuses, celles qui ne sont pas parfaitement sûres que l'argent et les bons marchés viennent en dormant. Elles s'approchent, l'air grave et le panier au bras. Elles connaissent leur affaire, et bien fin qui pourra les attraper ! Elles tâtent les membres des vieilles voilées auxquelles on a rompu les os pour leur donner, aux yeux des naïfs, une apparence de souple jeunesse. Elles plantent hardiment la sonde dans le seau de beurre pour s'assurer si le milieu ne contient pas une pierre ou un morceau de glace. Elles mettent de côté, sans merci, le gigot de veau ou de mouton que le rusé vendeur a soufflé, pour le faire paraître plus gras. Elles ne prendront jamais des œufs gâtés pour des œufs frais, et sauront choisir dans vingt voitures différentes les patates qui fleurissent.

Mais, hélas ! tout le monde n'a pas le même flair et le même coup d'œil infailible ; et quand nous arrivons, nous autres, les naïfs, nous payons cher pour aller nous jeter tout droit dans la gueule du loup. Et cette gueule du loup est plus réelle et plus terrible qu'un vain peuple ne serait tenté de le croire.

On chante tous les jours la douceur des mœurs, la patriarcale honnêteté des habitants de nos campagnes. On n'a pas tort ; mais je serais d'avis, en certaines circonstances, de mettre quelques bémoles à la clef, ce qui indique une certaine retenue dans l'éloge, et forme un mode moins joyeux. Au reste, c'est peut-être l'air vicié des villes qui change en un vil plomb cet or pur des séjours champêtres. Dès que le campagnard franchit nos barrières avec sa charge de denrées, l'agneau devient loup, la colombe se grime en vautour. Elle serait longue, l'histoire de tous les méfaits qui se pratiquent envers et contre nous, de tous les petits brigandages que l'on exerce

à notre endroit, en donnant pour raison que ce n'est pas un péché de blaguer les bourgeois qui sont plus riches que le pauvre monde.

Il n'y a pas de manœuvres ni de trucs auxquels on n'ait recours pour donner au vieux l'apparence du jeune, au dur la souplesse du tendre, au nauséabond une odeur qui ne soit pas trop indiscreète.

Au premier soleil de mars, tout le vieux sucre d'érable, refondu et habillé d'un bouleau immaculé, se vend hardiment pour du sucre de la saison nouvelle. Ou bien, en y ajoutant de l'eau de neige, ce qui ne coûte pas cher, on en fabrique un sirop auquel les gens crédules trouvent une saveur toute printanière. Une bouteille de ce réduit se vend comme primeur, et le commerce rapporte gros. Sur cinquante acheteurs, il y en a deux qui découvrent le truc ; les quarante-huit autres payent sans discuter et dégustent en famille la précieuse nouveauté.

Puis vient le temps du beurre frais. On lave du beurre salé, on le met dans de jolis moules et le tour est fait. Au reste, comme l'imagination joue un grand rôle dans les éléments constitutifs de notre bonheur, ceux qui se laissent ainsi tromper ne sont peut-être pas, à tout prendre, les moins habiles et les moins heureux.

Tel qui marque d'une croix néfaste les jours où, par la négligence de sa cuisinière, il a pris du thé à son déjeuner, au lieu de humer longuement sa tasse de moka, serait probablement bien malheureux s'il savait que, d'un bout à l'autre de l'année, il ne boit qu'une chicorée tout-à-fait roturière.

Ce n'est pas seulement sur la qualité des objets que l'on trompe l'acheteur, c'est encore dans les prix. Il y a des prix pour les connaisseurs et des prix pour ceux qui n'y entendent rien ; des prix pour ceux qui marchandent et des prix pour ceux qui achètent les yeux fermés.

Voici un particulier qui s'approche d'une charrette ; il est suivi par un gamin qui porte dans un panier un gigot de mouton dont l'extrémité saignante menace, avec le courage aveugle de l'insensible, l'habit blanc du prochain qui ne s'exquive pas à temps. Il avise une tresse d'oignons.

—Combien ces oignons ?

—Une piastre.

Il paye sans mot dire et jette la tresse à son petit esclave.

Après lui passe une femme qui porte elle-même son panier. Celle-là s'y connaît ; elle s'adresse à la même charrette :

—Combien les oignons ?

—Une piastre.

—Vous plaisantez ! Je vous en donne un écu.

—Impossible, je viens de les vendre une piastre à ce monsieur.

—Merci, c'est trop cher.

La femme fait semblant de s'éloigner. La propriétaire des tresses la rappelle :

—Combien pour vous, madame ?

—Un écu, pas davantage.

—Voyons, mettez trois trente-sous.

—Pas un sou de plus.

—Eh ! bien, prenez-là.

Cela arrive ainsi tous les jours et plusieurs fois par jour. Si ce n'est pas un vol, ce n'est toujours pas un acte de vertu.

Et que dire de la mesure et du poids ? Les livres n'ont pas tout-à-fait quinze onces ; le gallon rapetisse constamment, et le minot de patates n'a guère plus que trois-quarts de la mesure. Le bois de deux pieds et demi porte à peine vingt-six pouces, et la corde, sous prétexte qu'elle est anglaise, descend aux proportions du cordon.

Et tout cela est toujours garanti de première qualité.

Je pourrais vous parler des ingrédients étranges qui entrent dans la composition de la saucisse, du boudin et des pralines. Mais vous ne me croiriez pas, ou bien vous

en perdriez l'appétit ; deux résultats que je ne cherche pas à obtenir.

Quoi qu'il en soit, il y a là un mal plus sérieuse que ne le pensent ceux qui le pratiquent.

On envoie en prison un homme qui vole un morceau de pain, et l'on entoure de considération l'honnête et riche industriel qui vous vend des pierres et de la glace pour du sucre ou du beurre ; qui vous donne quinze demiards pour un gallon, et qui mêle la viande de son chat au saucisson que vous mangez à votre déjeuner.

Il serait peut-être temps pour tout le monde de réfléchir un peu sur ce sujet. Chacun y gagnerait, les uns la probité, les autres une bonne digestion ; on serait content des deux côtés : cela peut bien valoir la peine qu'on y pense.

NAPOLÉON LEGENDRE.

SCIENCE POPULAIRE

La catastrophe de l'église d'Holyoke, causée par l'inflammation des tentures de l'autel, donne malheureusement à réfléchir, un peu tard, aux moyens connus de prévenir de tels sinistres.

Nous trouvons justement dans le journal français la Pharmacie, l'application d'un moyen bien simple et peu coûteux, le phosphate d'ammoniaque, de rendre les étoffes et les tissus incombustibles.

Nous ne saurions trop insister sur l'emploi de cet agent, et recommander à MM. les membres du clergé, aux marguilliers, la préparation des tissus telle qu'indiquée dans l'alinéa ci-dessous. Comme ni la couleur, ni le lustre, ni la texture de l'étoffe ne sont sensiblement altérés par la solution du phosphate d'ammoniaque, nous conjurons les autorités ecclésiastiques de bien vouloir expérimenter les effets de cette substance ; la chose en vaut la peine, et l'on évitera par là le renouvellement d'incendies dont les causes proviennent toujours de la combustibilité des matières employées comme ornements.

Si les cérémonies devaient perdre de leur éclat, par l'emploi du procédé nouveau, nous avouons qu'on pourrait y regarder à deux fois, et augmenter de vigilance en ce qui regarde le nombre et la disposition des cierges, des lampes, des fleurs ou des tentures ; mais comme on peut tout conserver, augmenter même le nombre des ornements sans aucun risque, par le moyen que nous indiquons, ce serait être deux fois coupables que de négliger de s'en servir.

MOYEN DE RENDRE LES TISSUS INCOMBUSTIBLES

Il vaut mieux, dit-on, prévenir que guérir ; ce proverbe est vrai au point de vue moral : il vaut mieux instruire les enfants que d'emprisonner des criminels ; il est vrai au point de vue médical : il vaut mieux, par une hygiène bien entendue, éviter des maladies que d'être obligé de s'en débarrasser ; il est vrai dans d'autres cas et en particulier dans celui-ci ; il vaut mieux ne pas s'exposer à être brûlé vif que de chercher des remèdes contre les brûlures. Or, chaque année, les journaux contiennent les récits d'accidents où des femmes et des enfants ont péri dans d'horribles souffrances, parce qu'un morceau de robe, un bout de rideau ont pris feu par le contact soit d'un foyer de cheminée, soit d'une lampe ou d'une bougie. Au théâtre, les actrices et spécialement les danseuses, sont exposées à être les victimes de pareils événements, et souvent des femmes du monde se parant pour le bal, ont vu les flammes les étreindre et les immoler. On se rappelle Emma Livry, la gracieuse danseuse de l'Opéra, dévorée par les flammes ; la femme d'un préfet de Versailles, brûlée pour avoir voulu porter secours à son institutrice dont la robe venait de prendre feu ; et enfin cet hiver les journaux ont rapporté l'histoire de deux danseuses russes qui ont péri dans les tortures sans nom que de graves brûlures produisent toujours.

Il serait pourtant bien facile de se garantir de ces affreux accidents. Tout le monde a pu remarquer que lorsque l'on enflamme une allumette ordinaire, il se forme à l'extrémité où était le phosphore un petit champignon dont la combustion est très-pénible et que l'on est souvent obligé de faire tomber si l'on veut que l'allumette brûle complètement. Que s'est-il passé ? Le phosphore en brûlant a donné de l'acide phosphorique qui a fondu et a verni le bois, l'isolant alors de l'air et l'empêchant de